
Cantique XXIII de Claude Hopil

Traduction et note à la traduction

Benedetta Papàsogli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/268>

DOI : 10.4000/rief.268

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Benedetta Papàsogli, « *Cantique XXIII* de Claude Hopil », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 15 décembre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rief/268> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rief.268>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.



Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Cantique XXIII de Claude Hopil

Traduction et note à la traduction

Benedetta Papàsogli

RÉFÉRENCE

Cantique XXIII, dans *Les Divins Eslancements d'amour exprimez en cent Cantiques faits en l'honneur de la Tres-sainte Trinité*, Paris, Sébastien Huré, 1629, p. 84-87

Version originale

I.

Abismé dans le sein de la Divinité,
Dans l'occulte secret de ceste Trinité
Où je cherche à tastons l'unité bien-heureuse,
Pensant voir en ce lieu la lumière et le jour
Je voy dans un broüillats une flamme amoureuse
Par les yeux de l'amour.

II.

Celuy qui sur le coeur de Jésus fut couché
Au mystique repas, dit que le Dieu caché
N'est rien que charité qui dans l'amour demeure :
Je ne le cherche plus dans un lumineux lieu,
Mais ravy dans le Ciel pour une demy-heure
Je le voy dans le feu.

III.

Je le voy sans le voir, car ce feu consommant
En son object aymé change si bien l'amant
Que l'intellect mourant, la volonté prend vie ;
Et dans l'estre vivant, qui nous fait vivre tous,

La tirant de ses sens il rend l'ame ravie
 Au Paradis tres-doux.

IV.

Je ne sçay que j'ay dit ; le voyant peu à peu
 Dans ce divin broüillats, je ne voy point de feu,
 De rayons ny d'amours, d'esclairs, ny de lumiere ;
 J'entrevoiy seulement le glorieux sejour
 Et le lieu ravissant de l'essence premiere
 A l'ombre de l'amour.

V.

Le ternaire parfait (beau nombre illimité)
 Nombre non pas du temps mais de l'éternité,
 Paroist aux yeux secrets de mon intelligence
 Au cachot plus caché de ce broüillats divin
 Dans lequel mon esprit en extaze s'eslance
 Avec le Seraphin.

VI.

Ce bel Ange void bien qu'en ceste Trinité
 Il y a trois beaux noms dans la simple unité
 Qui pasme au verbe aymé tous les Saints et les Anges ;
 Et je voy seulement dans ce tres-pur miroir
 Qu'indigne de chanter l'hymne de ses louanges
 Je ne sçauerois la voir.

VII.

Quel est donc cet Estre ? Il est sur tout estant,
 Quel est ce beau du beau que mon coeur ayme tant ?
 Quelle est donc cette vie et cet amour et gloire ?
 C'est celuy dont à peine on entrevoit le lieu,
 L'extase de l'esprit, du coeur, de la memoire,
 En un mot c'est mon Dieu.

VIII.

Le grand desir que j'ay de le voir de mes yeux
 Pourroit il surpasser cet amour glorieux
 Causé du doux excez de sa grandeur supresme ?
 J'ay bien quelque douleur en ne le voyant pas,
 Mais son estre incompris de mon essence mesme
 Me cause un saint trespas.

IX.

Je suis seul sans mon Roy, ne pouvant seulement
 Sans sa grace exister un seul petit moment,
 Mais j'espere de voir un jour mon salulaire :
 Je me pasme de joye, et ie me meurs d'amour
 Croyant qu'il n'est pas seul au sejour solitaire
 De sa divine Cour.

X.

Il est un par essence, et par mystere trois,
 Tel par l'oeil de la foy je voy ce Roy des Rois ;
 De me trois facultez son unité j'admire !

O desert sociable ! ô beau lieu sur tout lieu !
 O grand sein de la gloire où l'Archange respire !
 O Paradis de Dieu !

XI.

Silence (mon esprit) ces trois chantent aux Cieux
 De la Trin'unité le motet glorieux !
 Les Anges sont ravis de si douce harmonie,
 Le Saints en sont pasmez : adorons en esprit
 Dans ces trois infinis une essence infinie
 Au sein de Jesus Christ.

Traduction italienne

I.

Entro il seno abissale della Divinità,
 nell'occulto segreto di quella Trinità
 brancolando in ricerca dell'Unità beata,
 là dove mi aspettavo veder la luce e il giorno
 vedo nella caligine, con gli occhi dell'amore,
 una fiamma amorosa.

II.

Colui che fu reclino sul cuore di Gesù
 nella mistica cena, dice che il Dio nascosto
 non è se non amore che in amore dimora :
 io non lo cerco più nei luoghi luminosi,
 ma rapito nel cielo durante una mezz'ora
 dentro il fuoco, lo vedo.

III.

Vedo senza vedere, quel fuoco consumante
 tramutando a tal punto l'amante nell'amato
 che l'intelletto muore, la volontà si avviva :
 ed in colui che è vivo, che è fonte di ogni vita
 al di fuori dei sensi l'anima è rapita
 nel Paradiso dolce.

IV.

Non so che cosa ho detto ; vedendo a poco a poco
 nella nube divina, non vedo affatto fuoco,
 non raggi, non amori, né fulgore né lampi :
 intravedo soltanto la gloriosa dimora
 e il luogo affascinante della prima essenza
 all'ombra dell'amore.

V.

Il ternario perfetto, numero illimitato,
 numero non del tempo, ma dell'eternità,
 appare agli occhi interni della intelligenza,
 nella segreta ascosa della divina nube
 verso cui la mia mente fuori da sé si slancia
 insieme al Serafino.

VI.

L'Angelo bello vede che in quella Trinità
vi sono tre bei nomi nella pura unità
il cui verbo innamora gli Angeli ed i Santi ;
ed io vedo soltanto nello specchio tersissimo
che, indegno di cantare l'inno della sua lode,
non mi è dato vederla.

VII.

Che è dunque questo Essere, sopra ogni altro essere,
questo bello del bello, che il mio cuore ama tanto ?
Che è dunque questa vita, questo amore e gloria ?
Colui di cui appena può intravedersi il luogo,
l'altrove che rapisce mente, cuore e memoria,
per dir breve, il mio Dio.

VIII.

Il grande desiderio che nutro di vederlo
come potrebbe vincere quel glorioso amore
che della sua grandezza suprema è il dolce eccesso ?
Se ho qualche dolore di non vederlo ancora
l'essere suo incompreso dalla mia stessa essenza
opera il mio trapasso.

IX.

Solo senza il mio Re, totalmente incapace,
senza la grazia sua, di esistere un istante,
i miei occhi vedranno, lo spero, il salvatore :
vengo meno per gioia, mi struggo per amore,
credendo che nell'eremo della divina Corte
egli non è da solo.

X.

È uno per essenza, per mistero egli è tre,
tale è quel Re dei re, per l'occhio della fede :
con le mie tre potenze ne ammiro l'unità !
O deserto socievole ! O luogo su ogni luogo !
O seno della gloria di cui vive l'Arcangelo !
Paradiso di Dio !

XI.

Silenzio, mente mia, quei tre cantano in cielo
il mottetto glorioso della Trina Unità !
Gli Angeli sono assorti nell'armonia dolcissima,
tacciono immoti i Santi : adoriamo in spirito
negli'infiniti tre, l'una infinita essenza
in seno a Gesù Cristo.

Note à la traduction

- 1 La poésie de Claude Hopil, métaphysique plus que mystique, est la parfaite expression d'un « baroque éléatique » placé sous la lumière de la permanence, qui contribue à estomper toute ligne de partage entre baroque et classicisme. La solennité presque

liturgique des alexandrins de Hopil demandait, dans la traduction, la lenteur des vers *martelliani*, que nous avons voulu réguliers autant que possible, tandis que la chute de la strophe (en hexasyllabes, comme d'habitude chez Hopil) a donné lieu naturellement à un heptasyllabe : ce vers impair propre à la tradition italienne, qui partage en deux le *martelliano* et en brise l'emphase, semble introduire une sorte d'incomplétude à la fin de chaque strophe et de sa large phrase. Nous n'avons su faire mieux pour reproduire la respiration si particulière de notre texte, qui suppose aussi le jeu des rimes masculines et féminines (celles-ci étant toujours placées en troisième et cinquième position dans le sizain).

- 2 Liturgie poétique, le chant de Hopil se caractérise également par la démarche discursive de la méditation ; les mouvements lyriques où s'exprime l'*élancement* la rapprochent de l'« élévation » bérullienne, dont la poésie d'Hopil renouvelle, jusqu'à la monotonie, la forme cyclique et l'insistance. La variation sur quelques antithèses : ombre/lumière, voir/ne pas voir, musique/silence, unité/trinité, invite le traducteur à « négocier » (dirons-nous avec Umberto Eco) en vue de restituer, dès que possible, des éléments du texte que la traduction italienne avait d'abord supprimés. C'est ainsi que, après avoir traduit « le voir de mes yeux » de la strophe 8 par « vederlo » en négligeant l'accent d'insistance sur les yeux, nous avons rappelé ces yeux dans la strophe suivante, où le texte français « Mais j'espère de voir un jour mon salutaire » a été interprété et explicité comme une allusion à Job 20, 27 : « i miei occhi vedranno, lo spero, il salvatore ».
- 3 La muse de Hopil est une muse théologienne. Nous n'avons donc pas hésité à faire recours, dans la traduction, à des termes classiques et presque techniques de la tradition spirituelle. Le « brouillats » est devenu une première fois « caligine » (renvoi aux traductions les plus canoniques de Denys l'Aréopagite, l'une des grandes sources de Hopil), et deux fois « nube », en souvenir de Exode 14, 21 (le récit biblique de la colonne de nuage et de feu qui éclaire la nuit et montre le chemin pendant le jour est à l'origine du symbolisme dionysien). Pour les « trois facultez » nous avons adopté sans hésitation le vocable, classique dans la tradition spirituelle, de « potenze » (de l'âme : intellect, mémoire, volonté). La « demi-heure » du ravissement (str. 2) ne pouvait qu'avoir une traduction littérale, en tant que citation de Apocalypse 8, 1, chère à Hopil qui l'utilise aussi dans d'autres cantiques. Nous avons reconduit l'« extase », présente en deux occurrences, au sens étymologique de sortie, exode de soi-même, jusqu'à en privilégier (dans l'image de *l'altrove*) la dimension topologique. Car nous ne voulions pas que les ravissements hautement intellectuels de Hopil, et ses parcours dans la ténèbre, soient assimilés sans nuances aux « Visioni ed estasi » qu'une belle exposition – et un catalogue savant – de 2003 à Rome ont présentées comme le chiffre triomphal de la dévotion baroque. « Esprit » est traduit par « mente », sauf dans l'expression évangélique « adorer en esprit » (cf. Jean 4, 23) dont nous avons voulu garder, dans la dernière strophe, la densité théologique. Le verbe « se pâmer » est parmi ceux qui jouissaient, au début du XVII^e siècle, d'une vigueur que l'usage précieux et mondain a affaiblie : nous nous sommes permis, encore une fois, une non-concordance, en traduisant sa rare forme active (« pâmer ») par « innamorare », sa forme réfléxive par « venir meno » (à la str. 9) et, dans la dernière strophe, par un plus libre « tacere immoti », qui s'accorde au motif du silence stupéfait énoncé dans cette strophe (une réminiscence du Paradis de Dante s'autorise alors discrètement).

- 4 Nous signalons enfin l'impossibilité de traduire l'admirable allitération/hyperbole qui revient comme un *topos* au fil des cent cantiques : « au cachot plus caché [...] » (str. 5). Du moins avons-nous essayé de conserver, dans l'image de la « segreta », le double sens de lieu où l'on se cache et où l'on est prisonnier (par conséquent, au vers qui précède, les yeux « secrets » de l'intelligence ont été interprétés comme « interni »), et dans l'adjectif « ascosa » l'effet hyperbolique de la répétition.
-

INDEX

Mots-clés : traduction, vers classique, Divins Eslancements, Hopil (Claude), baroque, alexandrin, martelliano